This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

REP. F. 15 910

~~H/S 5824 A.1~~

NAPOLÉON III

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN VERS

Pour être représentée dans cinquante ans

PAR

UN INCONNU

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

CHEZ GHIO, LIBRAIRE

GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

—

1877

Tous droits réservés.

PERSONNAGES.

NAPOLÉON, empereur.
EUGÉNIE DE MONTIJO.
NAPOLÉON BONAPARTE.
LE COMTE DE MORNY.
LE PRINCE DE METTERNICH.
ROUHER.
Un homme du peuple.
SYLVIE, suivante.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

ACTE PREMIER

(La scène se passe chez Mlle de Montijo)

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE, SYLVIE

EUGÉNIE

Hélas! comme la fleur qui naît avant l'aurore,
Que la bise dessèche et l'ouragan dévore,
Ma jeunesse sera le rameau sans espoir
Qui tombe feuille à feuille avec le vent du soir.

SYLVIE

C'est vous abandonner à de vaines alarmes
Et connaître bien peu l'empire de vos charmes,
Que d'en prévoir la fin sans cesse injustement,
Alors que vous régnez si glorieusement,
Lorsque de tant d'éclat votre beauté rayonne,
Que vous pouvez rêver la plus belle couronne.

EUGÉNIE

Tu me flattes, Sylvie, et me fais trop d'honneur,
Toi qui connais mon âme et le fond de mon cœur,
Toi qui sais de quel vœu je nourris l'espérance
Pour celui qu'un arrêt a banni de la France.
Sans doute, l'Empereur par des soins assidus
Se flatte tôt ou tard de vaincre mes refus.
S'il fait luire à mes yeux l'éclat d'une couronne,
C'est pour qu'à ses désirs je cède et m'abandonne.

SYLVIE

De vos charmes surtout l'Empereur est épris,
Et moi-même je sais combien il met de prix
A respecter en vous ce don de la naissance,
Cette rare beauté qui fait votre puissance.

EUGÉNIE

Il m'est indifférent qu'il soit sincère ou non :
Je garde dans mon cœur un amour trop profond.
Ma vie est à celui qui supporte en silence
Avec tant de courage une injuste sentence,
Je lui reste fidèle et son éloignement
M'attache encore plus à mon premier serment.
Non, briller à la cour n'est pas ce qui m'attire :
Je préfère le calme aux pompes d'un Empire.
S'il est vrai, qu'il est doux, en secret d'entrevoir
Un trône radieux où l'on pourrait s'asseoir,
Surtout quand la naissance, obscure en elle-même
Ne nous destine pas à cet honneur suprême,
Il est cruel alors, si le cœur a parlé,
De briser le bonheur qu'ensemble on a rêvé,

Et d'un amour profond, intime écho de l'âme,
Pour une vaine gloire en éteindre la flamme.
Non, non, impunément, je ne puis le trahir,
J'appartiens à Gaston, et je veux le chérir;
Son absence nourrit le feu qui me dévore;
Je l'aimais autrefois, maintenant je l'adore;
Non, l'appas des grandeurs ne peut avoir sur moi
Le pouvoir d'ébranler et mon cœur et ma foi.

SYLVIE

Modérez votre ardeur, calmez cette faiblesse :
Vous devez oublier cet excès de tendresse.
Celui que le destin a banni loin de vous
Ne peut plus, maintenant, devenir votre époux.
Vous allez conquérir la palme la plus belle
Que puisse souhaiter une simple mortelle;
Quel rêve de bonheur ! Quel triomphe éclatant !
S'endormir inconnu, se réveiller puissant.
Étrange effet du sort, de modeste comtesse
S'élever tout à coup au titre de princesse,
Recevoir les honneurs, de chacun le regard,
Voir la foule après soi faire suite à son char,
Soulager l'infortune, en être protectrice,
Et se voir saluer du nom d'impératrice !

EUGÉNIE

Cet avenir si beau du trône et des honneurs
Laisse souvent hélas ! le vide dans les cœurs.
Tu veux donc que d'un mot et d'une âme ingénue,
Je dise sans regret : Fuyez loin de ma vue !
Je ne vous aime plus, vous, que l'adversité
Retient là-bas captif seul dans l'anxiété;

La gloire me suffit, laissons la conscience ;
Je vais avoir pour moi le beau trône de France,
Je ne vous connais plus, vous n'êtes pas un roi,
Le monde est à mes pieds, éloignez-vous de moi.
Un autre a pris la place et sur mon front rayonne
Le plus brillant joyau, la plus belle couronne !

SYLVIE

Ou je ne comprends pas ou ma raison faiblit :
Pouvez-vous à ce point égarer votre esprit
Et poursuivre sans cesse une vaine chimère,
Pour l'espoir incertain d'un bonheur éphémère?
Il ne mérite pas de si brûlants soupirs,
Celui qui porte au loin ses vœux et ses loisirs.
L'ingrat a disparu, non comme la victime
Qu'un devoir accompli rend touchante ou sublime,
Méconnaissant la loi, bravant l'autorité,
Sans motif excusable, il perd sa liberté.
Un monarque puissant est parfois magnanime,
Sans obstacle il pourrait faire absoudre son crime :
Le prince est un héros connu par sa valeur,
Qui brille par la gloire autant que par le cœur,
Drapé dans son orgueil froidement téméraire.
Par sa faute il subit cet exil volontaire,
Son départ vous rend libre et brise le serment
Qui vous retient captive aux yeux de l'inconstant.
Oubliez ce Gaston, indigne de vous-même,
Et donnez plus de soins au prince qui vous aime.

EUGÈNIE

L'oublier ! non, jamais, lui l'objet de mes vœux !
Je garde dans mon cœur ses plus tendres aveux,

J'ai beau me raisonner et descendre en moi-même,
Celui que tu défends n'est pas celui que j'aime :
Malgré tous ses succès, je ne vois rien en lui,
Rien qui charme le cœur, qui flatte, qui séduit.
Son pouvoir est fragile et sa gloire éphémère,
Il lui faut pour son nom une riche héritière,
Soit fille de monarque ou princesse du sang,
Qui soutienne son trône et honore son rang.
Que puis-je être pour lui ? Le jouet d'un caprice.
Il se trompe s'il croit me faire sa complice.
Est-ce chimère, instinct, ou bien pressentiment ?
Un jour verra la fin de ce règne puissant.
Ne se souvient-on plus de la sombre journée
Qui fonda sa puissance avec sa renommée?
Dociles instruments et conseillers flatteurs,
Il fit de ses amis de chauds conspirateurs?
Il les réunit tous une nuit de décembre,
Donna l'ordre aussitôt de dissoudre la Chambre,
Fit saisir dans leurs lits, pour être déportés
Comme des malfaiteurs, tous ceux des députés
Qui lui faisaient ombrage et qui pouvaient lui nuire
Dans son dessein secret de restaurer l'Empire.

SYLVIE

Ces souvenirs lointains, oubliés maintenant,
Sont du bien-être actuel le triomphe évident.

EUGÉNIE

Non, l'histoire, jamais, jamais, ne pourra rendre
Ce sombre événement appelé Deux-Décembre,
Figure-toi Paris, comme un large volcan,
Dont le cratère ouvert vomit le feu, le sang !

Figure-toi partout un horrible carnage,
Des femmes, des enfants, massacrés avec rage ;
Figure-toi le bruit lugubre du canon,
Des bombes, des obus, des feux de peloton,
Une guerre acharnée, une ardente fournaise,
Tout un peuple debout chantant la *Marseillaise*.
Figure-toi, le soir, précédés de tambours,
Ces drapeaux teints de sang, traînés dans les faubourgs !
Pareille à l'ouragan dont s'obscurcit la nue,
Une sombre terreur sur la cité tendue.
On écoute, on ne voit que soldats combattants,
Barricades partout, blessés morts et mourants.
Enfin, pour couronner ces luttes si sanglantes,
Un *Te Deum* chanté sur ces ruines fumantes.
Voilà comment un jour il saisit le pouvoir
Et comment il a pu sur le trône s'asseoir.

SYLVIE

Ce fameux coup d'État dont sans cesse on l'accable,
Pourquoi toujours vouloir l'en rendre responsable?
On sait combien alors les périls étaient grands.
Le peuple soulevé, les partis menaçants,
Il s'est trouvé cet homme ardent, prompt énergique,
Qui rétablit d'un coup l'autorité publique ;
Chacun le reconnaît : vos imprécations
D'un impuissant parti sont les dééeptions.

EUGÉNIE

Non, pour lui c'est toujours une tache sanglante,
Le peuple se souvient ; sa haine est là vivante ;
Le peuple est ce lion blessé par le tyran,
Qui jette dans la plaine un long rugissement,

Qui s'agite, se dresse, hérisse sa crinière,
Tourbillonne en tout sens, dévore la poussière;
Mais d'un bon vigoureux, en voyant l'ennemi,
S'élance sur son corps, le couvre, le saisit,
L'inonde de son sang, et de sa griffe ardente,
Lui laisse pour toujours une trace sanglante.

SYLVIE

En s'exprimant ainsi c'est montrer les regrets
D'un parti qui se voit déçu dans ses projets.
Entraînée aujourd'hui par un zèle sincère
Vous reviendrez plus tard et serez moins sévère.
Je sors; dans un instant, l'Empereur doit venir,
Vous pourrez librement ensemble discourir,
Surtout n'oubliez pas qu'il est prudent et sage,
Près de lui de tenir un tout autre langage.

(Elle sort.)

SCÈNE II

L'EMPEREUR, EUGÉNIE

L'EMPEREUR

Pourquoi, chère Eugénie, en fuyant loin de nous,
Cachez-vous le motif qui fait votre courroux ?
Faut-il vous rappeler cette fête brillante
D'un bal de l'Élysée où, belle, ravissante !
Je sentis naître en moi, sous vos regards brûlants,
Le trouble et l'embarras qu'on éprouve à vingt ans?
Depuis cette soirée, atteint au fond de l'âme
Par le charme nouveau d'une vivante flamme,
Esclave, solitaire, à vos pieds abattu,
Pour la première fois par vous je fus vaincu.

Je ne m'en défends pas, vous êtes l'adorée
Que sans cesse poursuit mon cœur et ma pensée,
Pourtant vous me fuyez; je le sens, je le vois,
Vous n'avez plus pour moi l'abandon d'autrefois.
Si mon cœur a parlé, si l'espoir me ranime,
C'est vous dire combien surtout je vous estime,
L'amour fait le génie, enfante le héros,
Et sans cesse nous pousse aux plus nobles travaux;
Si seul j'ai restauré, j'ai reconquis en France
De mon illustre nom le règne et la puissance,
Vous étiez pour beaucoup dans ce suprême effort
Où j'avais à combattre en affrontant la mort.

EUGÉNIE

Après un tel aveu sorti de votre bouche,
Sachez donc le motif qui me rend si farouche :
Lorsque de l'Élysée on fêtait les beaux jours
Que chacun s'y donnait alors un libre cours,
Parmi les familiers convaincus et sincères
Se trouvaient mes amis, honnêtes, droits, austères,
Qui virent avec douleur le triste résultat
Qui fut la suite, hélas! de votre coup d'État.
Oui sire, mes amis ont tous appelé crime,
Ce qui passe à vos yeux pour être légitime;
Ils ne comprennent pas qu'on puisse impunément
Braver toutes les lois, violer son serment.
Vous l'avez bien compris, craignant leur influence,
De par votre ordre ils sont exilés loin de France.
Je ne m'en cache pas, j'ai pris parti pour eux,
Les sachant innocents, victimes, malheureux,
J'ai fait même des vœux pour la non-réussite
Du coup qui vous livrait un pouvoir sans limite;

Enfin, n'hésitant pas entre les deux partis
Oui, je me suis rangée avec vos ennemis.

L'EMPEREUR

Si j'ai bien entendu, je suis un grand coupable,
Et vous êtes pour moi l'ennemie implacable;
J'ignorais, je l'avoue, un tel ressentiment;
Je ne supposais pas qu'un être si charmant
Pût concentrer en soi, pour cause politique,
Une présomption qui n'a rien d'angélique.
C'est une chose étrange, à perdre la raison,
De trouver dans le monde autant d'illusion,
De penser que ceux-là qui passent pour intimes
Sont toujours les premiers à nous charger de crimes.
Il me semblait pourtant que d'un soin plus jaloux,
Lorsque par tant d'éclat on brillait comme vous,
Alors que, comprenant cette rare puissance
Que donnent la beauté, le titre, la naissance,
Vous pouvez faire mieux que de prêter les mains,
Soit au parti du roi, soit aux républicains;
Mais je ne puis ici faire de controverse,
Surtout quand je vous vois dans un camp trop adverse,
Ce que je viens vous dire est simple et part de soi :
C'est l'espoir que bientôt ce cœur se donne à moi.
Dites, parlez, j'attends !

EUGÉNIE

Eh bien ! s'il faut tout dire,
Malgré moi je ne dois, je ne puis y souscrire;
Je le dis froidement, sans crainte, sans remord,
Je veux rester fidèle à mon modeste sort.

Vous êtes empereur, absolu maître en France;
Vous devez rechercher l'éclat de la naissance;
Je ne puis, je ne dois, par mon nom, par mon rang,
Venir le disputer aux princesses du sang.
Plus humble dans mes goûts et moins digne d'envie,
Je rêve le bonheur et passerai ma vie
Près de ceux que l'exil a bannis loin de moi,
Et dont j'ai pour garant l'honneur avec la foi.

L'EMPEREUR

Ainsi donc, refusant de partager ma flamme,
Vous allez, près d'un autre, épancher de votre âme
Ces trésors, dont pour moi, je rêvais les douceurs :
Je me dis cependant, en butte à vos rigueurs,
Pourquoi désespérer, battu par la tempête,
Comme le nautonnier on doit lui tenir tête,
Savoir virer de bord et trouver le chemin
Qui nous livre un passage aussi bon que certain;
Plus tard vous reviendrez, j'arracherai ce voile;
Vous m'aimerez un jour, j'ai foi dans mon étoile.
Je prends congé de vous, mais pour quelques instants;
Bientôt vous connaîtrez quels sont mes sentiments.

(Il sort.)

SCÈNE III

EUGÉNIE, SYLVIE

SYLVIE

L'Empereur est parti? Vous semblez bien émue;
Que s'est-il donc passé pendant cette entrevue?

EUGÈNIE

Tout rempli de lui-même, il m'a par ses discours
Des fêtes d'autrefois rappelé les beaux jours;
Faisant sonner bien haut son amoureuse flamme :
Vous êtes, m'a-t-il dit, cette charmante femme
Dont le regard suffit pour porter dans un cœur
Les transports amoureux d'une brûlante ardeur.
Poussé par cet espoir que le désir fait naître
Partout dans ses succès il me fait apparaître :
Oui, pour tous ces hauts faits qu'il voit d'un œil si beau
Qui jamais l'aurait cru? je servais de drapeau.
A l'entendre, c'est moi qui guide sa pensée,
Lorsqu'un nouveau triomphe accroît sa renommée ;
Cependant, pas un mot n'a pu me laisser voir
D'un hymen, avant tout, le légitime espoir.
Sans me dissimuler, naturelle et sincère,
J'ai parlé librement, sans crainte, sans mystère;
Bien vite il a compris alors pourquoi, comment,
En un jour était né tout mon ressentiment;
Il m'a bien écouté, j'ai donc pu tout lui dire;
Il ne m'a répondu que pour bien me prédire,
Qu'il saurait vaincre en moi par un savoir profond
De cet éloignement la trop juste raison.
Je le vois, son retour ne peut se faire attendre ;
Que peut-il contre moi, que va-t-il entreprendre?
J'ai lieu de m'alarmer, un noir pressentiment
Me fait craindre ce soir un grave événement.

SYLVIE

Pourquoi vous alarmer ! un seul désir l'anime :
C'est d'obtenir de vous votre amour, votre estime.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

EUGÉNIE, seule.

Ai-je bien réfléchi, faudra-t-il que toujours,
Hélas ! je me consume en stériles amours ?
S'il disait vrai pourtant à quelle gloire extrême,
Élevée en un jour, je me verrais moi-même.
Prendre rang dans l'histoire, agir, dicter des lois,
Recevoir les honneurs dont on comble les rois.
Répandre les bienfaits, user de ma puissance,
Pour rappeler bientôt les exilés de France !
De ce beau résultat connaissant tout le prix,
Quel triomphe pour moi de l'avoir entrepris !
Mais de quel front aussi recevoir mon idole,
Qui croit à mon amour, qui croit à ma parole ?
N'est-ce pas trahison, n'est-ce pas lâcheté,
Que d'obtenir ainsi sa mise en liberté ?
Éloignez-vous de moi, orgueil trop éphémère !
La vie est avec vous trop courte et trop amère.
Je préfère celui qui, dans un doux transport,
Me fit jurer un jour de partager son sort.

SCÈNE V

L'EMPEREUR, EUGÉNIE

L'EMPEREUR

Je le dis, c'en est fait, je ne m'appartiens plus;
A contenir mon cœur mes soins sont superflus;

Vos charmes sont sur moi d'un si puissant empire,
Que près de vous toujours, tout m'enchaîne et m'attire.
Parlez. Que faut-il donc pour ébranler ce cœur,
Détourner ces refus, vaincre cette rigueur?
Est-ce trop peu d'un nom dont la gloire se lie
Aux triomphes si beaux qu'honore la patrie,
Un nom par le burin inscrit au Panthéon,
Que vous porteriez comme un brillant fleuron?

EUGÉNIE

Sire, laissez-moi seule à ma tristesse amère,
J'ai fait un grand serment, par grâce, par prière,
Ne me demandez rien; je leur ai tout promis,
A ceux qui dans l'exil sont restés mes amis.

L'EMPEREUR

D'un chagrin si profond voilà ce qui vous touche?
Vous me connaissez mal, suis-je donc si farouche;
Pourquoi m'abordez-vous le cœur gros de soupirs
Lorsque je puis d'un mot contenter vos désirs?
Vous plaignez des amis exilés de la France;
Séchez donc vos beaux yeux, n'en pleurez plus l'absence;
Apprenez à connaître et ne maudissez pas.
Celui qui vous adore et qui vous tend les bras,
Qui connaît vos regrets et dont l'âme est ravie
Vient de signer pour vous un décret d'amnistie.

EUGÉNIE

Ah! mille fois merci, je tombe à vos genoux!
Et n'ai plus maintenant de haine contre vous!

L'EMPEREUR

Cette prévention qu'anime le scrupule,
Sera-t-elle pour moi, sera-t-elle, enfin, nulle?

EUGÉNIE

Un si beau mouvement n'aurait plus aucun prix,
S'il fallait l'acheter par un tel compromis;
En signant ce décret qui me rend si confuse,
J'ai lieu de supposer que votre esprit s'abuse :
Ne craignez-vous donc pas que la raison d'État
Ne s'en alarme un jour et ne fasse un éclat ?

L'EMPEREUR

Non, la raison d'État n'a rien qui m'effarouche;
Tout cède à mes désirs, tout parle par ma bouche;
Tout ce qui m'environne a rang de serviteur,
Je suis maître absolu, car je suis Empereur.
Mes arrêts, mes décrets, rien, rien n'est discutable,
Telle est ma volonté : Je suis seul responsable!

EUGÉNIE

Ce que vous dites-là, sire, me fait rêver;
Sur un pareil discours que dois-je supposer ?

L'EMPEREUR

Supposez tout ou rien, mais croyez une chose.
Il faut que tôt ou tard ma volonté s'impose :

Je ne m'en cache pas : je vous aime ardemment ;
Trop longtemps contenu déborde le torrent.
J'ai soif de votre amour, j'ai soif de l'existence ;
Vous êtes mon bonheur, toute mon espérance,
Ah ! comprenez le prix d'un abandon si doux !
Quel beau songe doré, quel triomphe pour vous !

EUGÉNIE

Je saisis maintenant : fuyant les artifices,
Il faut qu'on se soumette aux jeux de vos caprices ;
L'affection n'est plus un tendre épanchement ;
C'est l'odieuse loi qu'impose le tyran.
Vous voulez que je sois la compagne frivole
Qui s'abandonne à vous, joyeuse, ardente et folle ;
Non je ne puis vous croire à ce point résolu
De vouloir outrager lâchement ma vertu !

TAYLOR INST - OXFORD

L'EMPEREUR

Amie, écoutez-moi, je comprends la portée
Que peut avoir pour vous une telle pensée ;
Mais, pourquoi m'obliger à parler autrement,
Lorsqu'à vos pieds je prie et supplie humblement ?

EUGÉNIE

On ne commande pas, il suffit qu'on espère !
On peut tout obtenir si le but est sincère.

L'EMPEREUR

Eh bien ! que cet espoir ne soit plus fiction,
Que votre bouche, enfin, cesse de dire : Non.

EUGÉNIE

Je suis de mon devoir l'esclave très-jalouse,
Je réclame le nom et le titre d'épouse !
On ne me verra pas, bravant toute pudeur,
Vouloir du souverain captiver la faveur ;
Mais j'en ai dit assez, je vous cède la place,
Je tremble d'entrevoir un nouveau Lovelace.

L'EMPEREUR

Me quitter brusquement par crainte, par pudeur,
C'est remplir d'amertume et mon âme et mon cœur.
Non, ne t'éloigne pas, idole de ma vie,
Oh ! reste près de moi, reste ! chère Eugénie !
Je me jette à tes pieds, ivre, fou, suppliant ;
Il me faut cet amour ! c'est ma vie et mon sang !
Je veux ce soir, je veux, sans que rien me retienne,
Oui, je veux que ta main frémisse dans la mienne ;
Et, dans un doux transport oubliant ma raison,
Te jurer pour toujours l'amour le plus profond.

EUGÉNIE

Assez ! je n'y tiens plus, c'est par trop d'impudence,
Il est temps de quitter, de fuir votre présence !

L'EMPEREUR

Eh bien ! si c'est ainsi, vous ne partirez pas !
Je suis maître de vous, je vous tiens dans mes bras,
Nul ne peut, nul ne doit vous livrer de passage,
Cédez sans bruit, sans cri, c'est un parti plus sage !

EUGÉNIE

Prisonnière chez moi, pour vaincre ma raison !
Mais c'est donc une affreuse et lâche trahison !
Non, vous ne pouvez, sire, être à ce point barbare
De vouloir qu'avec vous follement je m'égare !
Que ma voix suppliante entraîne votre cœur,
Et m'évite l'affront d'un pareil déshonneur !
Je vous rappelle enfin qu'oubliant votre gloire,
Ce serait la ternir d'une tache trop noire.
Allons, soyez sensible, écoutez la raison,
Et faites qu'à l'instant je sorte de prison.

L'EMPEREUR

Non, non, c'est impossible !

EUGÉNIE

Ah ! c'est par trop d'outrage !
Ce n'est plus de l'amour, c'est le désir sauvage !
Alors tu veux la lutte ardente et sans merci ?
Eh bien ! c'est pour le mieux ! mais tu sauras aussi
Qu'en moi coule le sang du Cid de la Castille !
Regarde cette lame et vois comme elle brille !

(Elle sort un poignard.)

L'EMPEREUR

Un poignard !

EUGÉNIE

Un poignard, si tu fais un seul pas,
A l'instant, à mes pieds, tu trouves le trépas !

L'EMPEREUR

Je m'éloigne, je pars... pourquoi, chère Eugénie...

EUGÉNIE

Vous osez me parler après cette infamie!
Ah! sortez à l'instant, évitez la fureur
Qui pourrait m'entraîner à commettre un malheur!

(Il sort.)

SCÈNE VI

EUGÉNIE

Quelle audace, grand Dieu! quelle horrible journée!
D'affront et de douleur suis-je assez abreuvée?

(Elle s'évanouit.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

(Un bal aux Tuileries.)

SCÈNE PREMIÈRE

L'EMPEREUR, NAPOLÉON BONAPARTE, LE COMTE DE MORNY, ROUHER

L'EMPEREUR

Au siècle des Césars Rome doit sa grandeur,
A ce règne fécond du deuxième empereur.
Fortuné, conquérant, habile autant que juste :
Tel fut pour les Romains celui qu'on nomme Auguste.
Sans espérer vouloir comme lui m'élever,
Je crois pouvoir, je veux sur ses traces marcher,
Après tant de revers suivis de tant de peine,
Je reste l'héritier seul du grand capitaine,
Héritier légitime, au titre reconnu,
Au nom que rien n'égale, au pouvoir absolu.
Chaque jour acclamé par le peuple et l'armée,
Partout, de toutes parts grandit ma renommée,
La fortune sourit et comble tous mes vœux,
Ma gloire m'appartient, je fais ce que je veux.
Je me vois entouré de conseillers fidèles,
Mon aigle avec orgueil peut déployer ses ailes,

A son ombre chacun en voyant mes bienfaits
Peut dire comme moi : l'Empire, c'est la paix.
Mais il ne suffit pas à ce nouveau régime
De s'être bien assis et rendu légitime;
C'est un fils qu'il me faut, héritier de mon nom,
Qui puisse en consacrer la gloire et le renom,
Je crois pouvoir bientôt, suivant la loi commune,
Par un hymen heureux avoir cette fortune,
Mon cœur a fait son choix, je le dis sans détour ;
Dédaignant l'intérêt, j'épouse par amour.

ROUHER

Sire, nous comprenons qu'un excès de tendresse
Ait pu dans votre cœur mettre quelque faiblesse,
Nous comprenons aussi qu'il est temps de choisir
Celle qui doit un jour à votre sort s'unir.

L'EMPEREUR

Pour moi, celle que j'aime est la grâce en personne,
Sans avoir vu le jour sur les marches d'un trône,
En elle est la beauté, le don mystérieux
Qui captive, séduit et charme tous les yeux ;
Digne, imposante et fière, elle est noble, elle est belle;
Il semble, en la voyant, que tout rayonne d'elle,
Oui, je l'aime ; je veux, c'est là mon seul désir,
Oui, je veux sans retard à mon destin l'unir.

N. BONAPARTE

Comment la nomme-t-on?

L'EMPEREUR

On la nomme Eugénie ;
L'Espagne est son berceau, la France est sa patrie,

Car autrefois son père était comme officier
Dans nos rangs, avec nous, sous l'Empire premier ;
Française par le cœur et par l'intelligence,
Elle saura porter la couronne de France.

N. BONAPARTE

Montijo l'Espagnole aurait l'ambition
D'épouser un neveu du grand Napoléon ?

L'EMPEREUR

Malgré tout ce qu'on dit, oui, oui, c'est elle-même,
Elle a mon cœur, ma vie, et c'est elle que j'aime :
Elle a tout pour me plaire, et l'on doit convenir
Qu'il n'est pas de beauté qui la fasse pâlir.
Elle unit à la fois la vertu, le courage,
Et saurait au besoin tenir tête à l'orage ;
Ferme dans ses désirs, elle a, sans vanité,
Beaucoup de caractère et de la volonté.

N. BONAPARTE

Si je donne un avis en cette circonstance,
Je le fais par devoir et non par influence :
Je soutiens que celui qui s'est rendu puissant
S'il descend, ne le fait jamais impunément,
Il doit fuir cet écueil dangereux en lui-même,
De se sacrifier à la femme qu'il aime.
Pour s'élever soudain au rang de Majesté
Il faut d'autres trésors que ceux de la beauté.
N'avons-nous pas besoin d'une forte alliance,
Qui soutienne partout le drapeau de la France ?
Qui montre avec orgueil sa force, sa grandeur
Et le nom vénéré du premier empereur ?

On peut donc aujourd'hui, sans crainte, sans faiblesse,
Choisir et demander la main d'une princesse;
Flatté d'un tel honneur, quel est le souverain
Qui ne serait heureux de former ce lien ?

L'EMPEREUR

Voilà des sentiments qui sont d'un beau modèle,
Mais qui pèchent beaucoup par leur excès de zèle.
En attendant ici l'offre d'un potentat,
Je puis me consumer dans un long célibat.

N. BONAPARTE

Je soutiens ma raison et je persiste à dire
Que c'est se méconnaître et rabaisser l'Empire,
Que d'élever à soi, dans un pareil moment,
La femme pour laquelle on éprouve un penchant.
Étrange, mon cousin, et déplorable idée !
Vous émettiez un jour cette fausse pensée
Dans un discours public, célèbre à tout jamais,
Au peuple vous disiez : l'Empire, c'est la paix !
Un Napoléon, oui, le neveu du grand homme,
L'héritier de celui qu'on nomma roi de Rome.
Se dire satisfait, et proclamer la paix,
Quand la guerre partout est le cri des Français.
Ne se souvient-on plus de Moscou, de la haine
Des traîtres, des bourreaux, des morts de Ste-Hélène !
Reprenant la partie, il faut reconquérir
Ce que par trahison on a su nous ravir !

L'EMPEREUR

Je laisse à mon cousin sa verve belliqueuse,
Assez pour le moment de guerre aventureuse.

Nous verrons si plus tard, bravant le feu, le plomb,
Sur le champ de bataille il soutiendra son nom.
Son rôle près de nous est tout tracé d'avance,
Qu'il s'abstienne d'abord de ces frais d'éloquence
Dont nous connaissons trop le mirage trompeur,
Qu'il faut savoir réduire à sa juste valeur,
Surtout pour des esprits que tout séduit, entraîne,
Que jamais la raison ne commande, ne mène.
Le cousin, le neveu du monarque régnant
Passe presque partout pour libéral ardent...

N. BONAPARTE

Non, je ne puis admettre une telle ironie,
Et n'accepte jamais qu'on tourne en raillerie
L'avis judicieux, le conseil opportun
Qu'on doit considérer dans l'intérêt commun;
Car sans trop m'effrayer de ce ton de puissance,
Je m'embarrasse peu de cette omnipotence.
Tu sauras, mon cousin, que je suis par mon nom,
Le neveu, comme toi, du grand Napoléon;
J'ai le droit de parler; je le dis; je m'en vante,
Ce titre d'Empereur n'a rien qui m'épouvante.
C'est oublier trop tôt qu'avant d'être au pouvoir,
Plus humble que nous tous, tu faisais moins valoir
Cet orgueil si hautain de ta toute-puissance
Qui prétend aujourd'hui nous réduire au silence;
Sache donc une chose et retiens bien ceci :
Je ne serai jamais esclave à ta merci.
Le fils du roi Jérôme est toujours honorable,
Il n'a pas comme toi ce passé qui l'accable.
Où sont donc tes succès? A Boulogne, à Strasbourg!
A Londres, tu te fais policier d'un faubourg.

Libéral en prison, tu parles paupérisme,
Pour oublier le pauvre et le libéralisme.
Mais j'en ai dit assez, il est temps de quitter
Un milieu qui m'oblige à trop en dévoiler!

(Il sort.)

SCÈNE II

L'EMPEREUR, ROUHER, LE COMTE DE MORNY

L'EMPEREUR

Ose-t-on se permettre une telle licence!
Je pourrais d'un seul mot le réduire au silence
En l'envoyant ce soir, sans aucun embarras,
Raisonner à son aise à la prison Mazas.
Mais je suis indulgent, c'est son genre de vie
D'aimer de temps à autre à faire une sortie.
C'est pourquoi je n'attache à cet emportement
Qu'un intérêt bien faible et bien indifférent.
C'est assez pour un jour d'une scène publique,
Sur un sujet plus tendre il faut que je m'explique.
Vous m'avez entendu, vous voyez donc combien
J'aspire par l'hymen à former un lien.
Un prince qui n'a pas, pour embellir sa vie,
L'épouse de son cœur, sa compagne chérie,
Écoule tristement et sans profit aucun,
Pour son peuple et pour lui, le bonheur de chacun;
Vous connaissez mon choix, mais il est une chose
Qu'il faut qu'en sa faveur discrètement j'expose,
C'est un étrange aveu, je le dirai tout bas,
Car c'est un de ces faits qu'on ne divulgue pas.

Je me suis assuré, j'en puis donner la preuve,
Que celle que j'aimais était à toute épreuve.
J'ai voulu certain jour, en le prenant de haut,
Oser faire hardiment de sa vertu l'assaut.
Pour arriver au but, j'ai d'abord auprès d'elle
Su prendre pour complice une femme fidèle,
Qui, servant mes desseins, a pu facilement
Me donner le moyen de la voir librement.
L'accès m'étant offert, après chaque entrevue
J'ai compris qu'elle était contre moi prévenue.
Je lui peins de mon cœur l'ardente passion,
Offres, promesses, rien n'ébranle sa raison.
Entraîné malgré moi, je dus parler en maître,
J'exigeai, je voulus la faire se soumettre.
Alors, comme un éclair qui se montre soudain,
Terrible, elle sortit un poignard de son sein;
Elle marcha vers moi, farouche, menaçante;
Oh ! que dans ce moment elle était imposante,
Sous son regard de feu la lame rayonna,
D'épouvante, d'effroi, tout mon corps frissonna,
Son air et sa beauté, cette arme, cette audace,
M'avaient anéanti, brisé, cloué sur place.
D'un geste dédaigneux, elle me dit : Sortez !
Je me sentis fléchir, j'avais capitulé !

ROUHER

Oui, c'est une aventure on peut bien dire unique,
Qui pouvait amener un dénouement tragique.
Cet excès de prudence est un rare trésor;
Qui doit d'un amoureux exalter le transport.
On ne peut qu'admirer tout ce rare mélange
La beauté, la vertu de ce courage étrange.

Féliciter celui qui goûte le bonheur
D'avoir à ses côtés un aussi noble cœur.

L'EMPEREUR

J'en comprends la portée et mon âme ravie,
De cet espoir si doux est toute réjouie ;
Un doute, cependant, accable mes esprits,
Pour un autre il se peut que son cœur soit épris,
Car il faut l'avouer, jamais je n'ai près d'elle,
Obtenu cet aveu, ce oui cher à l'oreille.
On peut être puissant, prince, même empereur,
On ne commande pas aux caprices du cœur.
Bien souvent notre orgueil nous fait, par sa faiblesse,
Supposer qu'on nous aime avec ardeur ivresse.
Je redoute surtout que ma témérité
Refroidisse pour moi sa sensibilité.
En détruisant ainsi par d'injustes alarmes,
D'un avenir nouveau le triomphe et les charmes,
Par un bizarre effet contraire à la raison,
Depuis ce moment-là s'accroît ma passion ;
Bref, il faut maintenant parler avec franchise,
Je puis compter sur vous et sur votre entremise,
Pour qu'elle sache bien que c'est un parti pris,
Dans le choix d'une épouse elle emporte le prix ;
C'est pourquoi, cette nuit, je veux que sa présence
Soit un motif ici de haute déférence ;
Je donne cette fête avec l'intention
Chez elle d'éloigner toute prévention.
J'ai voulu qu'on s'épuise à faire des merveilles,
Que les cœurs soient charmés ainsi que les oreilles ;
Fleurs, festins, concert, bal et chants harmonieux,
Que tout séduise, entraîne, éblouisse les yeux,

Qu'elle comprenne enfin l'attrait et la puissance
De pouvoir dire un jour : Je règne sur la France.

MORNY

Si l'Empereur le veut, il faut nous incliner ;
Nous devons nous unir pour bien le seconder ;
J'admire, je comprends cet attrait sympathique
Qui n'a pas pour mobile un calcul politique.
Mais tout en l'approuvant, je prends la liberté
D'émettre à ce sujet un mot de vérité.
Vous ayant écouté, mais sans vous contredire,
Je n'ai pu m'empêcher en secret de sourire ;
J'avouerai franchement que je suis stupéfait
De voir Sa Majesté faire ce qu'elle a fait,
On finit par céder ; combien j'ai vu de belles,
Dédaigneuses d'abord, devenir moins rebelles !
Sans trop de vanité, je connais le chemin
Qui doit nous faire aimer du sexe féminin.
Ce que je blâmerai c'est surtout cette audace
D'oser près d'une femme employer la menace.
Laissons à d'autres temps, à des Césars romains,
L'habitude et l'emploi de ces tristes moyens.
De quoi s'agit-il donc, de rendre moins cruelle,
Et d'obtenir pour soi les charmes d'une belle ?
J'affirme que ce soir, si l'Empereur le veut,
Il obtiendra par moi ce tendre et cher aveu.

L'EMPEREUR

Le comte de Morny passe près d'une femme
Comme la plus adroite et la plus fine lame,
Je n'ai pas, j'en conviens, un aussi beau talent ;
Du commun des mortels je suis l'entraînement.

J'accepte volontiers son offre généreuse,
Et suis pressé de voir l'adresse merveilleuse
Qui me fera bientôt l'heureux triomphateur
De celle qui me tient en si grande rigueur.

MORNY

J'ai le plus vif espoir en cette circonstance,
D'être digne bientôt de cette confiance ;
Si nous sommes d'accord, allons, et promptement,
Elle pourrait ici venir dans un instant ;
Il faut que je sois là pour faire sentinelle,
Afin que le premier je m'explique avec elle.

L'EMPEREUR

Il se fait déjà tard... O ciel, quel embarras,
Si malgré sa promesse elle ne venait pas!
Ce doute qui m'assiége a bien sa raison d'être,
Devant moi craindrait-elle encore de paraître,
De quel air, en effet, la rougeur sur le front,
Oser lui reparler après un tel affront?
C'est la première fois que depuis mon audace
Nous allons nous trouver ensemble face à face,
Sa suivante, Sylvie, aurait dû m'avertir,
Elle me doit toujours de tout m'entretenir.
Je ne m'explique pas le but de son silence...
Enfin, nous saurons tout, la voici qui s'avance.

SCÈNE III

SYLVIE, L'EMPEREUR, LE COMTE DE MORNY

SYLVIE

Fidèle à mon devoir, je viens pour annoncer
Que la comtesse ici ne peut se présenter ;
Un malaise subit, une douleur cruelle,
Que rien ne peut calmer, la fait rester chez elle.

L'EMPEREUR

N'hésitez pas, Sylvie, et dites franchement
Quel est le vrai motif de cet éloignement.
Non, je ne puis admettre une défaite telle,
Cette fête est donnée uniquement pour elle.

MORNY

Veuillez me laisser seul, je vais l'interroger.

L'EMPEREUR

Allons, en attendant, tout voir, tout admirer.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

LE COMTE DE MORNY, SYLVIE

LE COMTE DE MORNY

Sylvie, aimez-vous donc beaucoup votre maîtresse?
De cœur, de dévouement, je le dis sans faiblesse.
Je vais vous en parler en toute liberté.
Son cœur est déjà pris ; dites la vérité.

SYLVIE

Elle n'aime personne; en tout cas, je l'ignore.

MORNY

Cette discrétion est digne et vous honore.

SYLVIE

Je puis vous assurer sur l'honneur que jamais...

MORNY

Ne jurez pas surtout ! je sais, je vous connais.,.
Voyons, dites *son* nom, cela vous est facile.

SYLVIE

Le nom d'un inconnu, quoi ! mais c'est impossible !

MORNY

Oui, je comprends très-bien, que votre attachement
Vous oblige à garder un silence prudent.
N'ayez aucune crainte en cette circonstance,
Vous pouvez avouer tout avec confiance,
Non, jamais de mes jours, je le dis sur l'honneur,
Ma voix ne trahira ce doux penchant d'un cœur,
Je sais pour l'Empereur quelle est sa défiance.

SYLVIE

N'a-t-elle pas raison d'avoir de la prudence?

MORNY

Mais qu'elle se rassure aujourd'hui, c'en est fait,
Sa Majesté ne veut, ne forme qu'un souhait,
L'élever jusqu'au trône, en faire son épouse.
Il faut donc éviter qu'aucune ardeur jalouse,
Ne laisse dans son cœur, ni doute, ni regret,
Dans la crainte de nuire à cet heureux projet,

Vous pouvez me parler, vous pouvez tout m'apprendre,
Vous aurez votre part, vous devez me comprendre ;
Faites donc cet aveu, dites, dites ce nom !

SYLVIE

J'avais pourtant promis..... On le nomme Gaston.

MORNY

Ce n'est pas suffisant ; veuillez aussi me dire,
Le motif qui ce soir l'oblige à se dédire ;
Elle a fait la promesse au bal de se trouver.

SYLVIE

Puisqu'il en est ainsi, je vais tout dévoiler.
Pour l'invitation, je la voyais ravie,
De ses plus beaux atours, sans retard embellie,
Elle était radieuse, et les flots de son cœur
L'animaient par instant d'une vive fraîcheur ;
Mais parfois sur son front on voyait comme une ombre,
Comme d'un souvenir le regret triste et sombre.
Après un long silence elle allait et venait,
Toute joyeuse, alors de rire elle éclatait,
On s'empressait près d'elle, et moi-même attentive,
Bien vite à la parer je me rendais active.
Sa toilette achevée, elle ouvrit un coffret
Pour y prendre un écrin enrichi d'un portrait,
Le plus doux des trésors, un cher et tendre gage
Et dont sans cesse on aime à contempler l'image.
Elle le tint longtemps dans sa tremblante main,
Des larmes tout à coup coulèrent sur son sein ;
Puis avec violence, arrachant sa parure,
Elle s'écria : Lâche ! Oh ! lâche créature !

Et, se tournant vers nous, en marchant à grands pas,
Elle dit : Laissez-moi, je ne sortirai pas !

MORNY

Oui, d'après ce récit, maintenant tout s'explique,
Un mystère d'amour, un esprit romantique.....
Ne perdons pas de temps, j'espère bien pouvoir
L'obliger de se rendre à la fête ce soir.
Venez, venez, partons, il faut qu'une missive
Jusqu'à votre maîtresse adroitement arrive.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

L'EMPEREUR, ROUHER

ROUHER

Sire, j'ai reconnu la grandeur, la beauté,
Du luxe déployé par Votre Majesté.....

L'EMPEREUR

Je voudrais dissiper la honte de l'outrage,
En lui laissant rêver tout ce bel héritage.
Le comte n'est plus là ; laissons-le donc agir ;
Allons en attendant prendre part au plaisir.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

EUGÉNIE, seule

Dans ce salon désert, de la foule éloignée,
Donnons un libre cours à mon âme affligée,
Ce pli mystérieux, en troublant ma raison
A laissé dans mon cœur une déception.

Quoi ! celui que j'aimais, l'idole de ma vie,
Gaston, mon cher Gaston, l'ingrat m'aurait trahie !
Cet oubli, ce silence, à peine un souvenir,
De sa froide inconstance auraient dû m'avertir !

SCÈNE VII

EUGÉNIE, MORNY

MORNY

Hébé, Vénus, Junon et toutes les déesses
A tous les yeux ravis sont moins enchanteresses
Que la beauté qui fuit loin des regards jaloux,
Et que je trouve ici fidèle au rendez-vous.

EUGÉNIE

Le comte de Morny, celui que Paris nomme
L'aimable, le galant, le parfait gentilhomme !

MORNY

Oui, charmante comtesse, et si j'ai cet honneur,
Prouvez que votre bouche a trahi votre cœur.

EUGÉNIE

Près d'une autre que moi portez ce doux langage,
Vous trouverez l'écho d'un si brillant ramage.

MORNY

Oui, persiflez-moi bien, raillez, raillez toujours,
Comme neiges d'antan, ils ont fui ces beaux jours !
J'ai bien d'autres soucis que mon esprit caresse,
Ne vais-je pas demain demander la princesse,

La très-noble beauté promise à l'Empereur,
Son épouse future et le choix de son cœur?
Enfin il se résout, las d'un plaisir facile,
Il aura dans l'hymen un bonheur moins fragile,
Et libre par le cœur de tout attachement,
Près d'elle il oublira ses amours d'un moment.

EUGÉNIE

Alors vous estimez que sa flamme est légère,
Que son affection ne fut jamais sincère?
Oui, voilà bien le monde, on entraîne, on séduit,
D'un cœur qu'on a brisé bientôt après on rit.

LE COMTE

De vous cette parole a bien sa raison d'être;
Vous aimiez donc aussi Sa Majesté, peut-être?

EUGÉNIE

Moi, j'aurais des regrets, et la présomption
D'entraîner un monarque à me donner son nom!
Jamais!

LE COMTE

On dit pourtant que, d'abord très-rebelle,
Un jour il a pour lui su vous rendre fidèle.

EUGÉNIE

Comte, un pareil langage a lieu de m'étonner
Dans une telle bouche, et de m'humilier!
Par quel affreux mensonge et noire ignominie,
Me jeter à la face une telle infamie;
Mais vous et vos pareils n'avez jamais connu,
Pour me mettre à ce rang, ni devoir ni vertu!

Moi, fille de l'honneur et de haute noblesse,
Descendre me souiller au rang d'une maîtresse !
J'exige qu'à l'instant, pour venger cet affront,
Auprès de l'Empereur vous me rendiez raison.

LE COMTE

Comtesse, calmez-vous, et laissez que j'expose
Tout le profond regret que cet aveu me cause ;
On ne détourne pas aussi facilement
Que vous le supposez un bruit si malveillant.
De cette calomnie aussi basse que vile,
Non ! non ! je ne suis pas le complaisant servile.
Je vous offre au contraire un appui généreux,
Afin d'anéantir ces bruits injurieux.

EUGÉNIE

Vous êtes gentilhomme, et jamais dans l'histoire,
Un noble chevalier n'a compromis sa gloire;
Je vous tends cette main avec tout l'abandon
Que je dois maintenant à votre émotion.

LE COMTE

Sans chercher de détours, sans aucun commentaire,
Voici ce qu'il faudrait, ce qu'il convient de faire :
Oublier ce Gaston, qui ne vous aime pas.

EUGÉNIE

Quoi! vous savez? de grâce, oh! parlez, parlez bas!

LE COMTE

Je sais bien autre chose..... attendez, je m'explique :
Arrière, loin de vous cet esprit politique,
Cette folle utopie, où de certains rêveurs,
Voudraient vous entraîner par des calculs menteurs;
Donnez au souverain un mot, une promesse,

Un peu d'affection, un regard de tendresse;
Vous obtiendrez alors des grâces, des honneurs,
A confondre soudain vos calomniateurs,
Enfin, vous serez tout étant Impératrice.

EUGÉNIE

Serait-ce donc encore un nouvel artifice?

LE COMTE

Non, mille fois non! je puis vous le jurer.

EUGÉNIE

Pourtant, cette princesse appelée à régner,
Qui devait de la France être la souveraine
Du cœur de l'Empereur la maîtresse et la reine.

LE COMTE

Croyez-moi, c'était vous; pour preuve maintenant,
Au nom de l'Empereur, acceptez ce présent,
Ce bijou.

EUGÉNIE

Une bague!

LE COMTE

Un joyau riche et rare!
Mais laissez qu'à l'instant je sorte, je prépare
La cour tout entière à venir vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

EUGÉNIE, seule

Me voir Impératrice, au trône m'élever!
Ce n'est donc pas un rêve, un doute, une folie,
Mais la réalité la plus digne d'envie!
Oui, Gaston m'abandonne, il trahit son serment,
Je n'ai plus rien pour lui dans le cœur maintenant!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

(Au Palais de Saint-Cloud)

SCÈNE PREMIÈRE

L'IMPÉRATRICE, seule

Le matin, la rosée embellit la nature,
Et de perles sans nombre elle orne la verdure;
Les oiseaux dans les bois, d'un chant mélodieux,
Font retentir les airs de leur concert joyeux.
Oh! qu'il est doux alors, à la naissante aurore,
De respirer les fleurs que l'aube fait éclore;
De sentir naître en soi les bienfaits du printemps,
Entourés des trésors que partout Dieu répand!
Ici, dans ce séjour, où mon âme ravie,
Loin du monde et du bruit, trouve la rêverie;
J'aime à me rappeler l'Espagne et son beau ciel,
Et ses monts escarpés, et son brillant soleil.
Je songe à ma patrie, à mes rêves d'enfance,
Où déjà mes regards se tournaient vers la France;
Qui m'eût prédit alors, en mon riant berceau,
Que je pouvais rêver le trône le plus beau;
Que sans titre, sans droit, modeste jeune fille,
Mon nom ferait l'orgueil un jour de ma famille,
En m'élevant soudain aux plus nobles des rangs,
Où des rois ont régné depuis plus de mille ans?

Cependant je suis triste; un souvenir m'assiége
Et laisse sur mon front un froid bandeau de neige.
Depuis peu, chaque nuit, en vain je m'en défend,
En rêve j'entrevois comme un fantôme blanc;
Assis à mon chevet cette pâle figure
Me rappelle un serment, me traite de parjure;
En s'éloignant sa voix tout bas murmure un nom,
Puis me jette ces mots : « Souviens-toi de Gaston!
Une fois il m'a dit : « Ces grandeurs, ce beau rêve,
Avant que ta jeunesse à son déclin s'achève,
S'écrouleront bientôt par l'orage emporté;
Alors tu connaîtras l'exil, l'obscurité. »
Pourtant ce n'est qu'un songe, une chose commune.
Eh bien! oui, malgré tout, ce songe m'importune;
Mais, pourquoi m'alarmer; je suis la loi du sort,
C'est fini maintenant, Gaston n'est-il pas mort?
Arrière, loin de moi tout cet enfantillage
Qui trouble mon cerveau d'une sinistre image;
Je n'y dois plus songer, car la froide raison
Fait taire par devoir ce jeu d'illusion.
Allons, plus de soucis, la nature est si belle,
Je veux cueillir moi-même une rose nouvelle :
Dans toute sa fraîcheur elle ornera mon sein,
Pour que mon cher époux la trouve ce matin.

SCENE II

L'IMPÉRATRICE, SYLVIE

SYLVIE

Dans cet appartement réservé pour l'étude,
Je vois Sa Majesté plus tôt que d'habitude;
Elle espère sans doute aujourd'hui, dans Paris,
Ou faire une bonne œuvre, ou revoir ses amis?

L'IMPÉRATRICE

Tu te trompes, Sylvie, et cet excès de zèle
Est pour pouvoir ici (la nature est si belle)
Respirer à loisir, seule avec l'Empereur
Dans le parc, ce matin, du printemps la douceur.
Sa Majesté, la nuit, sans cesse éprouve encore
Des accès de ce mal qui lentement dévore;
Mal bizarre, cruel, qui saisit, qui surprend,
Qu'à vouloir soulager l'homme reste impuissant.
Les fêtes, les honneurs, les affaires publiques,
Les soucis du pouvoir, les luttes politiques,
Le fatiguent beaucoup et font naître à nouveau
Le malaise du corps et celui du cerveau.
L'Empereur, avant l'âge, avait dans sa jeunesse
Des caprices du sort éprouvé la rudesse;
Courageux, téméraire, ardent jusqu'à l'excès,
A son audace il doit ses plus brillants succès.
Que notre sort, Sylvie, est loin d'être enviable!
Si l'on reste surtout juste, honnête, équitable,
Mille et mille ennemis se liguent contre vous;
Des bienfaits qu'on répand ils se montrent jaloux.
Combien n'a-t-on pas vu de précédents régimes,
Des luttes de partis devenir les victimes!

SYLVIE

Malgré tout, on y tient, on veut toujours régner;
Les grands et les petits, tous voudraient gouverner.
On entrevoit toujours sous un brillant mirage
L'espoir de captiver de chacun le suffrage.
Adversaires ou non sont obligés pourtant
De reconnaître enfin le mérite éclatant.
Aujourd'hui, quelle gloire et quel rare prestige!
Tout ce que nous voyons semble né du prodige.

Nous avons vu chez nous les rois les plus puissants,
Les empereurs, aussi, le maître des croyants;
Tous, tous, on peut le dire, ont bien dû reconnaître
Les splendeurs et l'éclat que l'Empire a fait naître.

L'IMPÉRATRICE

Oui, l'Exposition fit voir à l'univers
Que la France ne craint ni rivaux, ni revers.
Comme je dois sortir, commençons les lectures
De tout ce qu'on m'adresse en livres en brochures.
Jamais, dans aucun temps, de noircir du papier
On ne vit tant d'esprits faire le beau métier.

(Elle lit.)

Les quêtes de secours sont toujours abondantes,
Occupons-nous d'abord des plus intéressantes;
J'ai tant de malheureux que c'est mon grand chagrin,
De ne pouvoir toujours leur assurer du pain.

(Lisant au hasard.)

Quel est ce nouveau livre? un poème lyrique!
L'auteur m'en fait hommage en style poétique;
L'art de parler en vers est bien dégénéré,
Quelques rares auteurs l'ont un peu relevé.
Voyons la dédicace, elle est à mon adresse,
A la lire d'abord, il faut que je m'empresse.

(Elle lit.)

« Reine, tu veux parler, tu diras au plongeur:
« Si tu veux un regard, un sourire du cœur,
« Sous le roc, jette-toi, va dans la mer qui gronde,
« Apporte pour mon front la perle la plus blonde.
« Le plongeur répondra : Comme un rayon d'azur,
« Il faut pour ton beau front le bijou le plus pur;
« Sans crainte de la mort, j'apporterai l'étoile
« Que cache l'Océan dans les plis de son voile.

« Plongeur de la pensée, épuise ton cerveau,
« Va, roule ton rocher, ô Sisyphe nouveau,
« Pour elle, de tes vers, fais rayonner la flamme
« Comme un reflet d'amour des élans de ton âme. »
La rime est assez bien, l'hommage gracieux,
Le style seulement me semble précieux.
L'auteur donne son nom ainsi que son adresse,
Est-ce pour obtenir de nous quelque largesse?
Le poète est volage; au caprice du vent,
Comme la girouette, il tourne bien souvent.
Rappelle-toi l'adresse : au passage Vivienne.

SYLVIE

Madame, j'y naquis.

L'IMPÉRATRICE

Une Parisienne?

SYLVIE

Hélas! pour mon malheur!

L'IMPÉRATRICE

A propos, tes parents?
Tu n'en parles jamais; sont-ils toujours vivants?

SYLVIE

Ils sont morts; orpheline, on me mit de bonne heure
Aux enfants assistés; triste et sombre demeure,
Où je fus cependant prise en affection,
Et d'où je vins ici par protection.

L'IMPÉRATRICE

Nous vivons dans un monde où notre indifférence,
Pour de bons serviteurs, passe l'insouciance.
Te voilà près de moi déjà depuis longtemps,
Et je n'ai su jamais un mot de tes parents.

Tu m'es plus cependant qu'une simple soubrette,
Toi que je prends toujours pour fidèle interprète;
Parle donc, apprends-moi par quel événement
Tu te trouvas si tôt dans cet isolement.

SYLVIE

L'histoire est assez triste et non pas des plus neuves,
Chaque jour, à Paris, on voit de ces épreuves :
Mon père était artiste, instruit, rempli d'ardeur,
Reconnu fort habile et surtout travailleur.
Nous étions très-heureux, jamais aucun nuage
Ne troubla de longtemps le modeste ménage;
Lorsque plus tard, hélas ! une fatalité
Fut la cause bientôt de notre adversité.
Mon père s'empressa, quand vint la République,
De se précipiter en pleine politique;
Délaissant le travail, ardent, passionné,
Il fut pour ce parti toujours très-exalté.
Alors a commencé cette triste existence
Qui conduit au malheur et mène à l'indigence.
C'était, à part cela, l'homme doux, généreux,
Faisant toujours le bien, bon pour les malheureux.
Nous l'aimions malgré tout, malgré notre misère;
C'est pourtant de chagrin qu'il fit mourir ma mère.
Et j'ai le souvenir d'un fait qui me frappa :
On l'avait déporté très-loin, à Lambessa ;
Certes, je m'en souviens; car ma mère chérie
Travaillait nuit et jour pour gagner notre vie.
C'était un soir d'hiver, nous n'avions plus de pain,
L'ouvrage lui manquait, nous souffrions de la faim;
Dans l'âtre, ce jour-là, le feu ne brillait guère,
La bise soufflait fort, je faisais ma prière.

Tout à coup, sur ses gonds, la porte s'ébranla,
Nous poussâmes un cri, car mon père était là !
Quels transports, quelle joie et quelles douces larmes!
Après tant de chagrin, de peines et d'alarmes.
Ce pauvre père, hélas! son visage était creux,
Les pleurs avaient grossi l'orbite de ses yeux.
Il me prit dans ses bras. D'une voix lamentable
Il dit : Maudissez-moi, ne suis-je pas coupable?
Nous oubliâmes vite...

L'IMPÉRATRICE

Assez! tais-toi, tais-toi!
N'achève pas, Sylvie; assez, oh! laisse-moi!
Ce que tu me dis là m'a trop bouleversée,
Et je sens dans mon cœur une larme étouffée.
Soyez bénis, martyrs, innocents méconnus,
Que Dieu garde pour vous la palme des élus?
Mon chagrin d'autrefois, tu t'en souviens, Sylvie...
Gaston fut éloigné bien loin de sa patrie.
Pour cause politique, on le sait maintenant,
Il n'est plus d'exilés que sur le continent;
Même pour ces derniers, je puis, par influence,
Obtenir, je l'espère, un acte de clémence.
J'ai changé mes projets, ainsi que tu le dis,
Je ferai des heureux et j'irai dans Paris.
Assez pour aujourd'hui, suspendons ces lectures,
Je reverrai plus tard ces livres, ces brochures;
Les lettres que voici.... profitons de l'instant
Dont je puis disposer pour les voir promptement.

SYLVIE, prenant une lettre

En voici d'abord une à peu près illisible,
Tant l'écriture est fine et le nom peu visible.

L'IMPÉRATRICE, prenant la lettre

Cette lettre est ici, je crois, par erreur,
L'adresse porte bien que c'est pour l'Empereur;
Je vois que l'écriture est peu facile à lire,
On dirait une main qui sait à peine écrire,
Il s'en exhale même un parfum très-léger;
Sans trop savoir pourquoi ce pli me fait rêver.
Avant de le remettre, éclaircissons la chose,
Il est entre mes mains, comment? par quelle cause?
J'ai le droit de l'ouvrir en brisant ce cachet,
Je saurai, s'il le faut, en garder le secret.
J'hésite cependant, je sens bien qu'il m'en coûte;
Que m'importe, après tout! je veux lever ce doute.
J'ai le pressentiment, la crainte d'un malheur,
Et je ne sais pourquoi je sens battre mon cœur.

(Elle brise le cachet et lit la lettre.)

(Après avoir lu.)

Sylvie, ah! c'est affreux! Sylvie, ah! quel outrage!
Regarde, lis toi-même et juge ce langage.
D'une fille de rien l'Empereur est épris!
C'est pour ma dignité le comble du mépris;
Non content de souiller une vie honorable,
Il entretient en ville un commerce coupable.
Je reste anéantie, accablée et sans voix,
Ah! c'est par trop d'affront et d'injure à la fois.
Que faire? m'éloigner, oui! j'aurai ce courage!
Qu'en paix, de cet amour, il goûte le partage.
Je fuirai loin de lui; vœux, désirs superflus
Ne pourront me fléchir; il ne me verra plus!
Et moi qui, ce matin, me croyais bien heureuse,
Je l'attendais ici, contente et radieuse!

Ma promenade est faite, et mon cœur ulcéré
Conservera longtemps ce trait d'indignité.

SYLVIE

On ne peut pourtant pas, sur une simple lettre
Et sans contrôle aucun, tout croire et tout admettre.
Il est surtout prudent, pour plus de sûreté,
De bien connaître à fond l'exacte vérité.

L'IMPÉRATRICE

Cette lettre dit tout, il suffit de la lire;
Qui donc pourrait ainsi se permettre d'écrire?
Ce style familier, trop évident pour moi,
Ne peut laisser de doute à tout ce que je croi.
Mais quelle est cette femme? où peut-il l'avoir vue?
Comment, par quel hasard, chez qui l'a-t-il connue?
Ma mémoire s'y perd, je cherche vainement,
A bien tout rapprocher, je me souviens pourtant
Qu'une femme inconnue, à force d'insistance,
Obtint un jour à part une longue audience.
Moi seule, j'en suis sûre, ignorais ce lien
Qui doit être pour tous un sujet d'entretien;
Elle signe tout court du nom de Marguerite.
Informons-nous d'abord de l'endroit qu'elle habite,
N'ai-je pas ma police? et je saurai bientôt
De toute cette intrigue au juste le fin mot.
Pars, tâche de savoir, d'apprendre quelque chose
De le revoir ici, seule, je me propose.

(Sylvie sort.)

SCENE III

L'IMPÉRATRICE, seule

Le voici qui s'approche, ah! mon sang est glacé,
De trouble, de chagrin, mon cœur est abreuvé!
Contenons-nous d'abord; je veux avec prudence
Savoir jusqu'à quel point il jouera l'innocence.

SCENE IV

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE

L'EMPEREUR

Me voici préparé, je suis enfin à toi!
Que de beauté, de grâce! amie, embrasse-moi.
Tu t'éloignes? quel air, quelle étrange figure,
Que s'est-il donc passé? Parle, je t'en conjure!

L'IMPÉRATRICE

Je ne saurais pas feindre; à quoi bon en parler?

L'EMPEREUR

J'ai le droit de savoir, de ne rien ignorer.

L'IMPÉRATRICE

Ecoute, cette nuit, j'ai fait un songe horrible,
Un songe qui m'affecte et semble impossible.
En secret je t'ai vu, près d'une autre que moi,
Soupirer et lui dire : Oui, je n'aime que toi!
Appuyé sur son sein, tu lui donnais ton âme,
Et de ton cœur brûlant la plus ardente flamme;
En effeuillant sa rose, elle écoutait ta voix,
Et tes serments d'amour dit mille et mille fois;

Et moi, j'étais là, seule, en proie à la tristesse!
N'est-ce pas? c'est affreux...

L'EMPEREUR

D'avoir cette faiblesse,
Et surtout d'en parler; mais fort heureusement
Tout cela n'est qu'un rêve.

L'IMPÉRATRICE

Oui, mais bien accablant.

L'EMPEREUR

Laisse cette folie; assez d'enfantillage,
Viens, suis-moi dans le parc, allons sous le feuillage,
Respirer ce matin la douceur du printemps.

L'IMPÉRATRICE

Je ne sortirai pas, je souffre, je le sens.

L'EMPEREUR

Encore cette crainte, encore une chimère!
Alors que supposer, alors que faut-il faire?
Quel ton, quelle froideur, que s'est-il donc passé?
Mais c'est moi maintenant qui crois avoir rêvé!
Ma tendresse pourtant ne peut laisser de doute;
Dissipe ce nuage, allons! viens, viens, écoute.
Tu t'éloignes, tu fuis, tu ne me réponds pas,
Lorsque je voudrais tant te presser dans mes bras.
Oui! je n'aime que toi! toi seule, je le jure!

L'IMPÉRATRICE

Grand Dieu! pas de serment, c'est assez de parjure!

L'EMPEREUR

Voilà donc les soupçons où son cœur se résont!

L'IMPÉRATRICE

Tenez, prenez ceci, lisez vous saurez tout.

(Elle lui donne la lettre.)

Après un moment de silence.

Eh bien! vous avez lu la chose? Elle est claire?
Pourquoi donc voulez-vous que je cherche à vous plaire?
Vous avez près d'une autre un bonheur plus ardent;
Allez la retrouver, vous, son heureux amant;
Dans les bras plus mondains d'une belle maîtresse,
Goûtez les voluptés de la folle jeunesse.
Oh monstre! homme sans cœur, époux sans dignité,
Qui foules à tes pieds le droit, l'honnêteté,
Brises l'affection aussi pure que sainte,
Dont follement pour toi mon âme était atteinte!
C'en est fait pour toujours, mon cœur est abreuvé,
Mon bonheur est fini, mon rêve est envolé;
Dieu! vous en qui j'ai foi, témoin de cet outrage.
Pour m'éloigner d'ici, soutenez mon courage;
Que bientôt, sans regret, je quitte ces grandeurs,
Pour dérober au loin mes chagrins et mes pleurs.
Colombes accourez, développez vos ailes,
Annoncez mon retour à mes amis fidèles,
Ils seront tous heureux de me tendre leurs bras
Et de me consoler des ingrats d'ici-bas.

L'EMPEREUR

Madame, je vois là quelque horrible artifice,
Reprenez cet écrit qui fait votre supplice;
Je n'accepte jamais qu'on mette sous mes yeux
Des lettres, des écrits, d'un style injurieux.
Vous me méconnaissez, vous êtes la victime
D'un ennemi qui croit m'enlever votre estime;

Dans tout mon entourage, il ne peut exister
Aucun sujet capable ainsi de s'exprimer.

L'IMPÉRATRICE

Vous vous raillez de moi pour me donner le change,
C'est un piége grossier que votre esprit arrange,
Je n'en suis pas la dupe, et le contraire en main,
A tout ce que je crois ne pourrait changer rien.

L'EMPEREUR

C'est donc un parti pris! mais j'aurai pour ressource
De rechercher l'auteur et de trouver la source;
Et je veux que bientôt le tribunal saisi,
Condamne vertement l'auteur de cet écrit.
Nos nombreux ennemis vont éclater de joie,
Un scandale à la Cour, oh! quelle heureuse proie!
Une Reine, Madame, à de pareils écrits,
Répond tranquillement par le plus haut mépris.

L'IMPÉRATRICE

Oh! s'il en est ainsi, parle, je t'en conjure!
Ta voix, même irritée, apaise ma torture.
Oh! parle, dis-moi bien...

L'EMPEREUR

Je n'ai plus rien à dire.

L'IMPÉRATRICE

Pourquoi m'en voudrais-tu? n'est-ce pas du délire?
N'est-ce pas cet amour, ombrageux et craintif,
Qui me fait supposer, peut-être sans motif...
Je te crois sur parole, et sans plus de colère
Promets-moi seulement d'éclaircir cette affaire.

L'EMPEREUR

Non, je ne reviens plus, je vois trop maintenant
Que ce sera toujours le même entraînement.

L'IMPÉRATRICE

Peux-tu donc m'en vouloir, puis-je être si blâmable,
Lorsque tout m'entraînait à te croire coupable?
Tu ne m'écoutes pas; tu me gardes rigueur;
Eh bien! adieu, je sais où trouver le bonheur.

L'EMPEREUR

C'est comme il vous plaira.

L'IMPÉRATRICE (fausse sortie)

Je suis folle, égarée,
Je souffre; dis un mot et je suis soulagée.

L'EMPEREUR

Après un tel éclat je ne sais si je dois...

L'IMPÉRATRICE

Je t'en prie à genoux, c'est la dernière fois!

L'EMPEREUR

Allons j'oublirai tout, mais je veux une chose :
Jamais plus mon amour ne sera mis en cause.

L'IMPÉRATRICE

Oh! oui, oui, crois-le bien, je te fais le serment
De n'être plus jalouse, oh! non, non, maintenant!

L'EMPEREUR

Je reviendrai bientôt; je garde cette lettre,
Et je vais sans retard au Préfet la remettre;

On pressera l'enquête afin que vertement
Une fois découvert soit puni l'insolent.

(Il sort.)

SCENE V

L'IMPÉRATRICE, SYLVIE

L'IMPÉRATRICE

Ah ! je respire enfin, et sans trop de scrupule,
J'avoue avoir été pour si peu bien crédule.
Voilà déjà Sylvie, écoute, approche, apprends
Le bonheur que j'éprouve, après tant de tourments.
Sais-tu que cette lettre est fausse, mensongère ?
La justice bientôt en poursuivra l'affaire.

SYLVIE

De vouloir vous laïsser dans cette illusion,
Ce serait se jouer de votre affection,
Je ne puis plus me taire et je n'ai pas de doute.

L'IMPÉRATRICE

Que dis-tu là, Sylvie? Oh ! parle, je t'écoute.

SYLVIE

Sachez qu'il entretient, voilà la vérité,
Une femme à la mode, une rare beauté ;
Chaque jour il la voit sans le moindre mystère.
Il est de ses désirs l'esclave tributaire.
Partout elle est connue, on la signale au bois,
Où son luxe s'étale et grandit chaque fois.
Devant elle on s'empresse et même on se prosterne ;
Sa maison est montée au goût le plus moderne.

On y fait bonne chère, on y brave la loi,
Car tout son entourage est de mauvais aloi.
Véritable tripot où pleuvent les richesses,
Que le maître soutient de toutes ses largesses.
Assez peu scrupuleuse, on dit que bien souvent,
La belle de ce lieu reçoit plus d'un galant.
Voilà ce que je sais, le fait est véritable,
Je le tiens de quelqu'un de sincère, honorable,
J'ai cru de mon devoir de vous en avertir,
Afin que vous sachiez comment pouvoir agir.

L'IMPÉRATRICE

Je reste consternée ! infâme ! horrible ! horrible !
Et moi qui l'implorais ! quelle leçon terrible !
Oh oui ! je partirai ; dans le fond de mon cœur,
Pour toujours est gravée une telle noirceur.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

(Au Palais des Tuileries.)

SCENE PREMIERE

L'IMPÉRATRICE, LE PRINCE DE METTERNICH

L'IMPÉRATRICE

Prince de Metternich, parlez, je vous écoute ;
Aujourd'hui dissipez un trop pénible doute,
La lutte est engagée, et déjà l'ennemi
Marche rapidement sur le sol envahi.
La France courageuse a trop compté sur elle ;
Dans cette guerre affreuse, où le pays chancelle,
Notre dernier espoir est dans l'heureux concours
De la puissante Autriche accourant au secours.

LE PRINCE

Madame, l'Empereur, le souverain auguste,
Sa Majesté, mon maître, aussi puissant que juste,
Me charge de vous dire : En présence des faits,
Je ne puis aujourd'hui former que des souhaits !

De la Prusse avec joie il verrait la défaite;
Connaissant les dangers d'assurer sa conquête.
Mais il n'accepte pas, du moins pour le moment,
De vous offrir l'appui d'un concours militant.

L'IMPÉRATRICE

Alors, nous restons là sans aucune espérance
De trouver en Europe une seule alliance?
La France espérait mieux du puissant souverain
Que tout doit obliger à lui tendre la main.
Son Excellence sait ce qui fut dit naguère :
Il s'agissait déjà d'une pareille guerre,
Nous ne pouvions marcher sur le Rhin disputé,
Sans l'Autriche avec nous, sans son concours armé.

LE PRINCE DE METTERNICH

Sa Majesté comprend le motif véritable
D'une neutralité prudente, raisonnable.
Intervenir aurait pour grave résultat
D'anéantir chez nous les forces de l'État.
Nous venons de subir deux guerres désastreuses,
Qui nous ont causé trop de pertes douloureuses.
Il est vrai que j'avais, je dois en convenir.
Espéré voir l'Autriche un jour intervenir.

L'IMPÉRATRICE

Ne pouvant plus compter sur aucune alliance,
Sans appui, sans secours, se débattra la France!
Elle qui tant de fois, si généreusement
A répandu partout le plus pur de son sang!

LE PRINCE

La France a dû prévoir qu'en entrant dans la lice,
Elle allait s'imposer un grave sacrifice.
L'Europe avec raison aurait à l'en blâmer,
Si l'Autriche à son tour veut y participer.
L'Empereur espérait, en déclarant la guerre,
Changer l'opinion, se rendre populaire.
Sans hésiter, soudain, comptant sur sa valeur,
Le monarque s'est fait le premier agresseur.
La France, c'est connu, passe pour ombrageuse;
Sa légende l'oblige et la rend belliqueuse,
Et le pouvoir actuel, dès sa création,
De combattre sans cesse a pris l'occasion.
En quelques mots ici, je précise la chose :
A peine président, Napoléon s'impose,
Son armée aussitôt passe les Apennins,
C'est aux portes de Rome et contre les Romains
Qu'un siége leur apprend que la Ville Éternelle,
Est mise désormais par la France en tutelle,
A partir de ce jour, contre l'opinion,
Pour longtemps s'imposa cette occupation.
Quittant les bords du Tibre, au nord, on voit l'armée
Traverser le Bosphore, envahir la Crimée,
La France et l'Angleterre ensemble combattant,
C'est à Sébastopol qu'a lieu le dénouement.
La Chine est attaquée et l'armée ennemie
Y pille les trésors, y porte l'incendie.
L'équilibre est rompu, l'Empire fuit la paix,
La péninsule voit le Sarde, le Français,
S'emparer des États qu'avait en Italie
L'Autriche sur l'Arno, de Milan à Pavie.

Un instant de repos fit croire et supposer
Que cette fois la lutte allait enfin cesser.
La guerre recommence en de lointains rivages,
C'est au Mexique, hélas! sur ces rives sauvages,
Qu'un prince malheureux, par la *France entraîné*,
Tombe à Queretaro, victime, assassiné!
Enfin, pour terminer aujourd'hui par la France :
On la voit se battant, seule, sans alliance.
Cette lutte, on le sait, fut d'un éclat soudain,
Il est à souhaiter qu'elle finisse bien.

L'IMPÉRATRICE

Ainsi donc l'Allemagne espère la victoire,
L'aigle teutonien croit de sa griffe noire
Abattre, déchirer, emporter un lambeau,
De notre glorieux et sublime drapeau!
Mânes de Reischoffen qui dormez dans la tombe,
Vos frères vengeront votre auguste hécatombe :
Le lion est blessé, mais non pas abattu,
Je le vois, il se dresse, il rugit invaincu.
France, âme des héros, toi qui lançais la foudre,
Sont-ce donc tes lauriers qu'on veut réduire en poudre?
On espère te voir un jour mordre ton frein,
Mais tu résisteras, ton courage est d'airain;
Non, l'aigle n'est pas mort, il plane sur le monde,
Emportant sous son aile une gloire féconde!
Vous pouvez partir, prince, et votre nation
Regrettera trop tard ce cruel abandon.

(Le prince sort.)

SCENE II

L'IMPÉRATRICE, seule

Tout tourne contre nous, cette guerre fatale
Est contraire à l'idée aujourd'hui générale ;
Notre dernier espoir vient de s'évanouir,
L'Autriche se retire et n'ose intervenir.
Je le dis sans détour, car telle est ma pensée,
Oui, cette guerre-là, certes, est insensée.
Et maudit soit le jour, où, par entraînement,
Nous l'avons déclarée aussi légèrement.
Ne perdons pas courage ; en ce moment suprême,
Il faut se montrer fort et digne de soi-même ;
Il ne faut pas qu'ici l'on nous sache indécis,
Ce serait réveiller, agiter les partis.
J'en conviens, malgré moi, j'ai des craintes sinistres,
Il me tarde aujourd'hui d'entendre les ministres,
Plus de nouvelles, rien, ah ! quel affreux moment !
Est-ce vivre que d'être ainsi dans le tourment ?

SCENE III

L'IMPÉRATRICE, SYLVIE

SYLVIE

Tout couvert de poussière et plein d'impatience,
Un officier du camp demande une audience,
Une grave nouvelle annonçant un malheur
Pour vous est apportée au nom de l'Empereur.

L'IMPÉRATRICE

Vite, qu'on fasse entrer !

(Sylvie sort.)

SCENE IV

L'IMPÉRATRICE, L'OFFICIER

L'OFFICIER

... Un pénible message...
Que votre âme, madame, ait assez de courage
Pour entendre de moi le récit accablant
D'un aussi douloureux que sombre événement !
Après les vains efforts d'une lutte héroïque
Où la France a montré son courage homérique,
Écrasés par le nombre, afin de tout sauver,
Nos soldats valeureux ont dû se replier.
C'est alors qu'un conseil adopta cette idée :
De défendre Paris, d'y concentrer l'armée...
Hélas ! il n'en fut rien, triste fatalité !
Par ordre, ce projet fut vite abandonné,
Ne pouvant plus tenir, aussitôt on ordonne
A pas précipités la retraite en colonne.
Sans retard on s'ébranle, on marche vers le nord,
Chacun sent le besoin d'un vigoureux effort;
Nos soldats espérant reprendre l'offensive,
Sur la route épanchaient la gaîté la plus vive,
On arrive à la fin, plein d'ardeur, haletant.
Une ville est ouverte, on se ferme à Sedan;
On se compte, on se voit, partout l'espoir rayonne,
L'Empereur apparaît et la fanfare sonne;

Au repos, à la joie, au doux enivrement,
Va succéder bientôt le désappointement.
Tous les yeux sont fixés sur un point que domine
Le versant découvert d'une haute colline.
En bataillons serrés s'avançait l'ennemi,
De toutes parts éclate un formidable cri.
La surprise est extrême, on court bien vite aux armes,
O comble de douleur ! ô poignantes alarmes !
Les forts sont dégarnis, le canon fait défaut ;
Rien ne peut empêcher le menaçant assaut.
Cependant nos soldats ne perdent pas courage,
Les airs ont retenti de leur haine sauvage ;
La lutte recommence ; un autre engagement
Fait pressentir pour nous un heureux dénouement,
Inutiles efforts ! En ce moment suprême,
L'Empereur qui commande est indécis lui-même.
On s'épuise à chercher, à trouver un parti ;
Et pendant ce temps-là que faisait l'ennemi ?
Entourant les remparts d'un cordon de mitraille,
Dont tout l'ensemble forme une épaisse muraille,
Il va pouvoir d'un coup, par le bombardement
Écraser de boulets, anéantir Sedan.
Bientôt, tenant conseil avec son entourage,
L'Empereur nourrissait l'espoir d'un arbitrage,
Lorsque le général, le chef, le commandant,
Pénétra tout à coup et dit résolûment :
Sire, cet ennemi, qui voit notre faiblesse,
Qui profite si bien de tout avec adresse,
Est-il donc invincible, et faut-il, sans efforts,
Ai si capituler sans pudeur, sans remords,
Que l'empereur se place au milieu de l'armée,
Je jure sur l'honneur de faire une trouée ;

Nous sortirons, d'ici plus grands, victorieux,
Dignes de notre nom, dignes de nos aïeux.
Cette parole vive, ardente, audacieuse,
Arma des officiers la fibre belliqueuse;
Saisissant leur épée et d'une seule voix
Dans un accord commun tous ont dit à la fois :
Oui, marchons, culbutons l'Allemagne ennemie,
Il faut sauver l'honneur et sacrifier sa vie !
En silence, debout; chacun se regardait,
Attendant anxieux. L'Empereur se taisait.
Enfin, levant la tête et prenant la parole :
Ne cherchons pas, dit-il, une entreprise folle;
Pour ma sécurité, je me fais un devoir
De ne pas hasarder ce coup de désespoir;
Ce serait pour l'armée une affreuse hécatombe;
Le péril est trop grand, s'il faut que je succombe;
Je le dis, je le veux, plus de morts, plus de sang,
Et pour preuve, là-haut, voyez ce drapeau blanc !
En effet, au lointain, de nos regards nous vîmes
L'étendard qui flottait sur les plus hautes cîmes.
Le soir du lendemain tout était résolu;
La Prusse sous ses pieds foulait l'aigle abattu;
L'héritier du héros de Rivoli, d'Arcole,
Se trouvait dépouillé de sa belle auréole.
Souverain, généraux, soldats comme officiers,
Tous, sans exception, étaient faits prisonniers !
Horrible catastrophe ! au moment où nous sommes,
L'Empereur est captif avec cent vingt mille hommes !

L'IMPÉRATRICE

L'Empereur prisonnier... oh ! désespoir affreux !
Humiliant revers, désastre douloureux !

L'OFFICIER

Malgré cette défaite il reste encore en France
Assez de bons soldats comme assez de vaillance,
Pour chasser l'ennemi de ses retranchements,
Par un appel heureux à tous les cœurs vaillants.

L'IMPÉRATRICE

Comment n'a-t-on pas vu, dans ce moment extrême,
Le maréchal Bazaine accourir de lui-même?
Que faisait-il? Pourquoi, par un effort puissant
N'a-t-il pas empêché la chûte de Sedan
Par cette jonction, si longtemps espérée,
Qui devait réunir les forces de l'armée?

L'OFFICIER

Il règne sur ce point quelque confusion,
Le maréchal aurait agi par trahison.

L'IMPÉRATRICE

Oui, nos braves soldats, innocentes victimes,
Ne doivent voir partout que trahisons et crimes.

L'OFFICIER

Se voyant désarmer soudain, honteusement,
Leurs cœurs furent saisis d'un triste accablement.
La haine, la colère emprourpraient les visages,
De toutes parts c'étaient des pleurs, des cris sauvages,
Et lorsque l'Empereur emmené prisonnier,
A traversé la ville, assis dans sa voiture,
Sur lui comme un torrent a débordé l'injure,
Les imprécations, les menaces de mort.....

L'IMPÉRATRICE

Arrêtez ! O douleur ! ô déplorable sort !
Si déjà contre nous l'opinion se ligue,
Comment pouvoir jamais tenir tête à l'intrigue ?
L'Empereur prisonnier, où seront les amis
Que je puis opposer aux haines des partis ?
L'avenir maintenant de Paris va dépendre,
C'est l'Empire aujourd'hui qu'il me faudra défendre,
Revoyez l'Empereur, retournez à Sedan,
Venez, que je vous donne un message important.

(Ils sortent.)

SCENE V

ROUHER, seul

Le fait n'est que trop vrai ! dans quel état nous sommes !
L'empereur est captif avec cent vingt mille hommes ;
Quel résultat fatal, la défaite de Sedan,
C'est pour moi, pour l'Empire, un désastre effrayant.
La chose se propage, on ne peut plus se taire,
Évitons tout d'abord que l'esprit populaire
Ne se laisse égarer et prenne les devants,
Poussé comme toujours par des meneurs ardents.
Pour sa sécurité, pressons l'Impératrice
De faire aujourd'hui même un grave sacrifice ;
Je suis le confident, l'âme de ce pouvoir,
Je dois le soutenir, c'est mon premier devoir.
Moi, le vice-empereur, de Richelieu l'émule,
L'homme prédestiné sur qui tout s'accumule,
Qui fut plus de vingt ans secrétaire d'État,
Député, conseiller, président du Sénat ;

Moi qui de la tribune, avec tant d'éloquence,
Ai si souvent réduit les gauches au silence,
En affirmant à tous que toujours on verrait
Cet Empire debout dans la gloire et la paix,
Puis-je être le témoin qui dans l'ombre s'efface,
Alors que le flot monte et déjà nous menace?
Non! non! je reste là, pour pouvoir arrêter
La révolution qui peut nous renverser.

SCENE VI

L'IMPÉRATRICE, ROUHER

L'IMPÉRATRICE

Vous voici, cher Rouher, qnelle nouvelle affreuse!
Se peut-il, oh! mon Dieu! que la guerre odieuse,
Ait eu pour résultat un tel événement?

ROUHER

Je viens de tout apprendre, et malheureusement
La nouvelle est connue; on s'asemble, on murmure;
Nous courons des dangers, qu'on se mette en mesure!
Car qui sait si Trochu, qui commande Paris,
Me va pas contre nous fomenter les esprits?

L'IMPÉRATRICE

Oserait-il jamais, d'une tache si noire...

ROUHER

Les noires trahisons abondent dans l'histoire.

L'IMPÉRATRICE

Mais, que faire?

ROUHER

Écoutez! Le Corps législatif
Nous offre malgré tout un appui relatif;
Il siége en ce moment, et discute l'urgence
De déclarer s'il doit se mettre en permanence;
Maintenant que voilà prisonnier l'Empereur,
Il peut sans hésiter nommer un dictateur.
Il faut donc, sans retard, faire un effort suprême,
Sans consulter personne, il faut aujourd'hui même,
Promulguer la Régence et l'abdication,
Proclamer votre fils et régner en son nom.

L'IMPÉRATRICE

Hélas ! que ce projet me semble téméraire !
N'est-ce pas rechercher un résultat contraire?
Jadis une duchesse au nom des d'Orléans,
Courut bien à la Chambre avec ses deux enfants,
Ce qui n'empêcha pas, l'histoire le remarque,
Quelques instants après la chute du monarque.
Les partis sont-ils donc déjà si menaçants?
N'aura-t-on plus raison de quelques intrigants ?
Les députés sont là, le Sénat nous protége,
La ville de Paris est en état de siége.

ROUHER

Quand le flot populaire est prêt à déborder
Comme un torrent rapide, on ne peut l'arrête.

L'IMPÉRATRICE

Mais alors que résoudre en ce péril extrême?

ROUHER

Proclamer la régence à la minute même;
Chaque instant qui s'écoule est un siècle pour nous.

L'IMPÉRATRICE

Eh bien! agissez-donc, je m'abandonne à vous.

ROUHER

Par prudence d'abord, quittez les Tuileries,
Enlevez vos papiers, votre or, vos pierreries,
Rendez-vous à Saint-Cloud; là, plus paisiblement,
Nous pourrons ordonner, agir plus librement.

(Ils sortent.)

SCENE VII

SYLVIE, seule

Un danger nous menace, une foule empressée
Autour de ce palais accourt tout effarée,

TAYLOR INST - OXFORD

SCENE VIII

L'IMPÉRATRICE, SYLVIE

L'IMPÉRATRICE entrant brusquement

Vite, vite, Sylvie, il est temps de partir?
A-t-on tout préparé, tout selon mon désir,
Il faut qu'on me conduise à Saint-Cloud, sans escorte,
Et que le personnel avec moi s'y transporte;
Tu feras suivre aussi les objets précieux.

SYLVIE

Je vais tout ordonner.

(Elle sort.)

SCENE IX

L'IMPÉRATRICE, seule

N'est-ce pas douloureux ?
De partir de la sorte, et surtout téméraire ?
J'hésite, je ne sais que résoudre, que faire.

(Un homme apparaissant.)

SCENE X

L'IMPÉRATRICE, UN HOMME

L'HOMME

Oui, vous devez partir, mais non pas pour Saint-Cloud.

L'IMPÉRATRICE

Quoi ! que viens-je d'entendre ? à qui parlez-vous ?

L'HOMME

Je parle à vous, madame, à vous l'Impératrice,
Je parle au nom de tous, au nom de la justice !

L'IMPÉRATRICE

Et comment, de quel droit, de quelle autorité
Ici pénétrez-vous en toute liberté ?

e ne vous connais pas; une telle imprudence,
Pourrait coûter bien cher à votre impertinence,
Sortez !

L'HOMME

Dans un instant ; laissez-moi vous parler.
Quant à savoir comment j'ai pu vous approcher,
Vous le saurez bientôt; avant qu'il soit une heure,
Le peuple de Paris prendra cette demeure,
C'est dire que déjà vos gardes, vos laquais,
Ont commencé le vide en quittant ce palais.

L'IMPÉRATRICE

Je ne vous comprends pas.

L'HOMME

Il faut que je m'explique :
Tout Paris a crié : Vive la république.

L'IMPÉRATRICE

Grand Dieu ! que dites-vous ?

L'HOMME

Que rien n'est plus certain.
C'est moi qui vous le dis, souvenez-vous-en bien.

(L'homme s'animant.)

Dieu, qui s'était lassé, dit au peuple de France :
Vois-tu, ton souverain use ma patience.
Il se croit invincible, il veut toujours du sang.
Abaissons son orgueil, je le jette au néant.
L'Évangile l'a dit : Périra par l'épée
Celui qui du fourreau le premier l'a tirée !

C'est ainsi que ce règne, au lieu d'être la paix,
Pendant plus de vingt ans commit tous les excès.
Règne qui déportait sans jugement, en somme;
Règne qui fusillait plusieurs fois le même homme;
Règne qui dévorait follement nos impôts;
Règne qui fabriquait à loisir des complots;
Règne qui corrompait ses hommes politiques;
Règne qui s'imposait dans les urnes publiques;
Règne, enfin, qui commence et finit dans le sang
Du crime de Décembre à l'affront de Sedan!

L'IMPÉRATRICE

Vous venez m'accabler d'un dur réquisitoire;
Le grand juge sera, non pas vous, mais l'histoire,
Qui saura reconnaître en rappelant les faits,
Les vingt ans de repos, de gloire, de bienfaits;
Et je méprise trop ce langage emphatique
Pour m'alarmer beaucoup de ce ton prophétique.
Sortez d'abord!

SCENE XI

L'IMPÉRATRICE, SYLVIE, UN HOMME

SYLVIE

Madame! ah! partez sans retard!
Le peuple ici pénètre avec un étendard.

L'IMPÉRATRICE

Où sont mes défenseurs?

L'HOMME

Tous en pleine déroute,
Les ministres avec, et la Chambre dissoute.

L'IMPÉRATRICE

Non! non! c'est impossible! et mes plus chers amis
Que sont-ils devenus?

L'HOMME

Ils sont aussi partis.

L'IMPÉRATRICE, avec accablement

Dieu! quel effondrement, quel jour sombre, sinistre!
Personne autour de moi, pas même un seul ministre!
O vieux palais maudit, ossuaire glacé!
O tombeau de l'Empire et de la Royauté!
Fuir, tout abandonner, quitter ainsi la France,
Pour aller s'enfuir dans l'ombre et le silence.
Ah! c'est donc vrai l'exil!

L'HOMME

Oui... Les chevaux sont prêts;
Ils frappent d'un pied fort aux portes du palais.

(On entend la foule qui crie : Vive la République!)

FIN.

Paris. — Impr. Moderne (Barthier, dr), rue J.-J. Rousseau 61.

67033538

NAPOLÉON III

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES

ET EN VERS

Pour être représentée dans cinquante ans

PAR

UN INCONNU

135

TROISIÈME ÉDITION

I/ S 8524 A.1

PARIS

CHEZ GHIO, LIBRAIRE

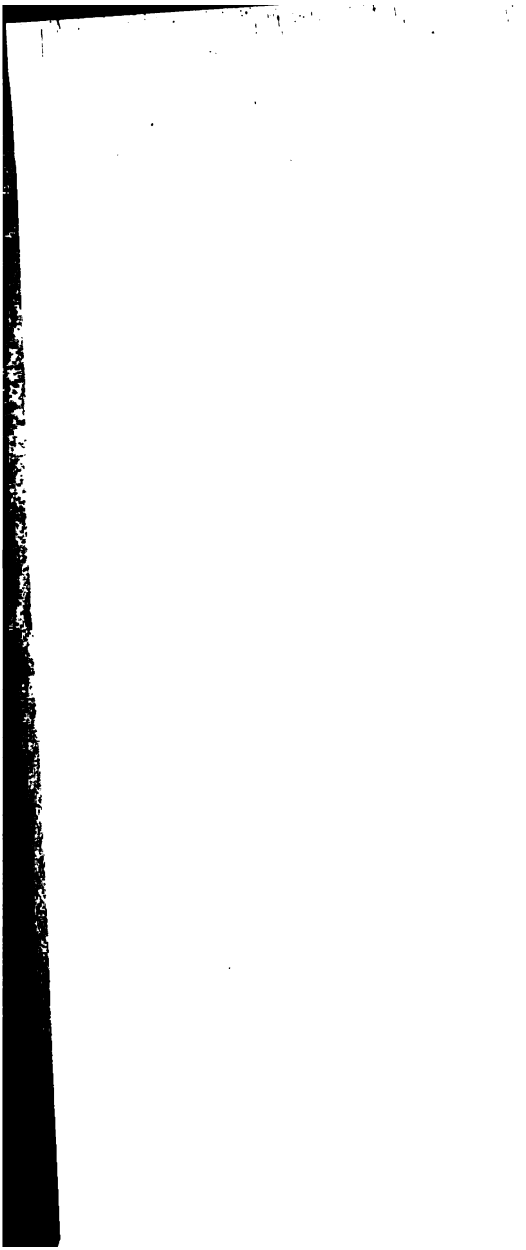
GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS-ROYAL

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1877

Tous droits réservés.

IMPRIMERIE MODERNE (BARTHIER, Dr)
RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 61



IMPRIMERIE MODERNE (BARTHIER, Dr)
RUE JEAN-JACQUES-ROUSSEAU, 61

3032301390